



XÉNOPHON

LES MÉMORABLES

LIVRE IV

[livre I](#)

[texte grec](#)

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Socrate était si utile en toute occasion et de toute manière, que n'importe qui, en y réfléchissant, même avec une intelligence ordinaire, pouvait aisément comprendre que rien n'était plus avantageux que son commerce et sa fréquentation assidue partout et en toute circonstance : car son souvenir même, à défaut de sa présence, était d'une grande utilité à ses disciples habituels et à ceux qui l'acceptent encore pour leur maître ; et il n'était pas jusqu'à son badinage qui ne fût utile, autant que les leçons sérieuses, à ceux qui demeuraient auprès de lui. Souvent il disait qu'il aimait quelqu'un; mais on voyait bien

que, loin de rechercher la beauté du corps, il ne s'attachait qu'à ceux dont l'âme était heureusement portée à la vertu. Il regardait comme l'indice d'un bon naturel la promptitude à apprendre et à retenir, l'amour de toutes les sciences qui enseignent à bien administrer une maison ou une cité, en un mot à tirer bon parti des hommes et des choses. Il pensait qu'ainsi formé, non seulement l'on devient heureux soi-même, capable d'administrer sagement sa maison, mais, de plus, en état de rendre heureux d'autres hommes et des cités. Il ne traitait pas tous les hommes de la même manière; mais, à ceux qui, s'imaginant être doués d'un bon naturel, méprisaient l'étude, il apprenait que les natures les plus

heureuses en apparence ont le plus besoin d'être cultivées : il leur montrait que les chevaux les plus généreux, pleins de feu et de vivacité, deviennent les plus utiles et les meilleurs si on les dompte dès leur jeunesse, mais que, si on néglige de les dompter, ils demeurent rétifs et sans prix; que, de même, les chiens de la meilleure race, infatigables et ardents à la poursuite des animaux, sont les plus précieux et les plus utiles à la chasse si on les dresse avec soin, mais que, si on les instruit mal, ils sont stupides, furieux, entêtés. Semblablement, les hommes les mieux doués, ceux dont l'âme est la mieux trempée et la plus énergique dans ce qu'ils entreprennent, s'ils reçoivent une éducation

convenable et s'ils apprennent ce qu'ils doivent faire, deviennent excellents et très utiles, car ils font une infinité de grandes choses; mais s'ils restent sans éducation et sans instruction, ils deviennent très mauvais et très dangereux; incapables de discerner ce qu'ils doivent faire, ils tentent souvent de mauvaises actions et deviennent hautains et violents, prêts à se regimber et difficiles à conduire : aussi causent-ils une infinité de grands malheurs. Quant à ceux qui, fiers de leurs richesses, pensaient n'avoir aucun besoin d'instruction et s'imaginaient que leur fortune suffirait pour accomplir leurs projets et se faire honorer des hommes, il les rendait sages en disant que c'est une folie de croire

qu'on puisse sans étude distinguer les actions utiles et les actions nuisibles; c'est encore une folie, lorsqu'on ne sait pas faire cette distinction, de se croire capable de quelque chose d'utile, parce qu'on a de l'argent pour acheter tout ce qu'on veut ; c'est une sottise, quand on n'est capable de rien, de croire qu'on agit comme il faut pour être heureux et qu'on sait se procurer honnêtement et convenablement ce qui sert à la vie ; c'est enfin une sottise de croire que la richesse, quand on ne sait rien, donne l'apparence de l'habileté, ou que, quand on n'est bon à rien, elle conduit à l'estime.

CHAPITRE II.

Comment Socrate attaquait ceux qui pensaient avoir reçu une très bonne éducation et qui étaient fiers de leur sagesse, c'est ce que je vais maintenant raconter. Sachant que le bel Euthydème avait fait une nombreuse collection d'ouvrages de poètes et de sophistes les plus renommés, qu'il croyait, pour cette raison, l'emporter déjà en sagesse sur ceux de son âge, et qu'il espérait les surpasser tous par son éloquence et par ses actions; ayant remarqué d'ailleurs que, trop jeune encore pour se rendre à l'assemblée, il allait, lorsqu'il voulait s'occuper de quelque affaire, s'asseoir chez un fabricant de brides, voisin de l'agora, Socrate y vint aussi, accompagné de quelques-uns de ses amis. Et d'abord, l'un d'eux lui ayant demandé si c'était au commerce d'un sage ou à la nature seule que Thémistocle devait une telle supériorité sur ses concitoyens, que la république tournait les yeux vers lui dès qu'elle avait besoin d'un homme de mérite, Socrate, qui voulait piquer Euthydème, répondit que ce serait une sottise de croire qu'il est impossible de devenir habile dans les arts les plus vulgaires sans les leçons d'un bon maître, et que la science la plus importante de toutes, celle du gouvernement, se produise spontanément chez les hommes. Une autre

fois, Socrate s'apercevant qu'Euthydème, qui était présent, s'éloignait et évitait de s'asseoir auprès de lui, afin de ne pas avoir l'air d'admirer sa sagesse :

« Cet Euthydème que vous voyez, mes amis, dit-il, dès qu'il sera en âge, et que la cité proposera quelque délibération, ne manquera pas de donner son avis ; c'est une chose évidente d'après ses études. Il me semble aussi qu'il tient tout prêt quelque bel exorde pour ses harangues, en homme qui se garde bien de paraître rien apprendre des autres; et voici sans doute comment il débutera: « Jamais, Athéniens, je n'ai rien appris de personne; jamais, quand j'entendais parler d'hommes aussi habiles dans les discours que dans les actions, je ne recherchais leur société; je n'ai point eu souci de prendre un maître parmi les citoyens éclairés; au contraire, j'ai toujours évité avec le plus grand soin non seulement de recevoir des leçons, mais même de le paraître : néanmoins, je vais vous donner le conseil qui me viendra spontanément à l'esprit.» Un exorde de ce genre conviendrait aussi parfaitement à un homme qui voudrait obtenir l'emploi de médecin public : il n'aurait, pour réussir, qu'à débiter de cette manière : « Personne, Athéniens, ne m'a enseigné la médecine; je n'ai jamais recherché les leçons d'aucun de nos médecins; et non seulement je me suis bien gardé de rien apprendre d'eux, mais je n'ai pas voulu paraître avoir étudié cette profession : cependant confiez-moi l'emploi de médecin; j'essayerai de m'instruire en faisant sur vous des essais.»

Tous les assistants se mirent à rire de l'exorde. On vit bientôt Euthydème faire attention aux discours de Socrate, mais il s'abstenait encore de parler lui-même, pensant que son silence passerait pour de la modestie.

Socrate alors voulant lui faire perdre cette idée :

«Il est bien étonnant, dit-il, que ceux qui veulent jouer de la cithare ou de la flûte, monter à cheval ou acquérir quelque autre talent semblable, cherchent à en devenir capables en faisant d'une manière continue ce qu'ils veulent pratiquer, et en prenant pour juges de leurs efforts non pas eux-mêmes, mais les meilleurs maîtres, qu'ils fassent et endurent tout pour ne rien faire contre leur but, comme s'ils ne pouvaient se rendre habiles par d'autres moyens; tandis que ceux qui se proposent d'être bons orateurs et bons politiques pensent pouvoir, d'eux-mêmes et sur-le-champ, sans préparation et sans exercice, devenir des hommes habiles. Cependant ce but semble beaucoup plus difficile à atteindre que le premier, si bien que beaucoup y aspirent et que fort peu y arrivent : il est donc évident qu'il faut en politique une application plus grande et plus opiniâtre que partout ailleurs. »

Tels étaient d'abord, en présence d'Euthydème, simple auditeur, les discours que tenait Socrate ; mais dès qu'il s'aperçut que le jeune homme restait plus volontiers quand il parlait, et l'écoutait avec plus de plaisir, il vint

seul chez le fabricant de brides, et Euthydème s'étant assis près de lui :

« Dis-moi, Euthydème, lui dit Socrate, est-ce bien réellement, comme je l'entends dire, que tu as rassemblé un grand nombre d'ouvrages des hommes renommés pour leur sagesse?

- Oui, Socrate, par Jupiter, et je continuerai d'en rassembler, jusqu'à ce que j'en aie amassé le plus possible.

- Par Junon! je t'admire, dit Socrate, d'avoir préféré à des monceaux d'or et d'argent des trésors de sagesse : il est clair que dans ta pensée l'argent et l'or ne rendent pas les hommes meilleurs, tandis que les sentences des sages enrichissent de vertus ceux qui les acquièrent. »

Ces paroles faisaient plaisir à Euthydème, persuadé qu'aux yeux de Socrate il était dans le vrai chemin de la sagesse. Or, Socrate remarquant qu'il était sensible à cette louange :

« En quoi donc, Euthydème, lui dit-il, veux-tu devenir habile, quand tu rassembles tous ces ouvrages? »

Et comme Euthydème gardait le silence et cherchait une réponse :

« N'est-ce pas, continua Socrate, pour devenir un habile médecin ? car il y a de nombreux ouvrages écrits par des médecins.

- Non, par Jupiter.

- Alors tu veux être architecte? car il est besoin aussi pour cela d'un homme

instruit.

- Pas davantage.

- Tu désires donc devenir bon géomètre, comme Théodore?

- Géomètre, non plus.

- C'est donc astrologue que tu veux être?

»

Euthydème ayant dit que non:

« Eh bien, tu veux être rapsode? car on dit que tu as tous les poèmes d'Homère.

- Non, par Jupiter; je n'ignore pas, en effet, que les rapsodes savent exactement les vers, mais n'en sont pas moins stupides. »

Alors Socrate

« N'ambitionnerais-tu pas, Euthydème, continua-t-il, cette espèce de mérite qui fait les politiques, les économes, les bons gouvernants, les hommes utiles à eux-mêmes et aux autres ?

- Oui, répondit Euthydème, c'est ce mérite-là que j'ambitionne.

- Par Jupiter, dit Socrate, tu ambitionnes le mérite le plus éminent et la plus grande des sciences : c'est celle des rois, et on l'appelle science royale ; mais as-tu examiné s'il est possible, sans être juste, d'y devenir habile ?

- J'y ai songé, et je ne pense pas qu'il soit possible, sans justice, d'être bon citoyen.

- Comment y as-tu donc travaillé?

- Je pense, Socrate, qu'en fait de justice je ne le cède à personne.

- Eh bien, les hommes justes n'ont-ils pas leurs travaux comme les artisans ?

- Oui, certes.

- Et, de même que les artisans montrent leurs ouvrages, les hommes justes ne peuvent-ils pas exposer les leurs ?

- Quoi ! dit Euthydème, je ne pourrais pas exposer les oeuvres de la justice? Par Jupiter, je pourrais aussi montrer celles de l'injustice; il n'y en a que trop à voir et à entendre chaque jour.

- Veux-tu donc que nous écrivions ici un D et là un A? Ensuite, ce qui nous paraîtra l'oeuvre de la justice, nous le placerons sous le D, et sous l'A ce qui sera l'oeuvre de l'injustice.

- Si tu crois cela nécessaire, fais-le.

Alors Socrate ayant écrit comme il le disait :

« Le mensonge, reprit-il, n'existe-t-il pas chez les hommes?

- Oui, sans doute.

- De quel côté le mettrons-nous?

- Évidemment du côté de l'injustice.

- Et la tromperie n'existe-t-elle pas aussi ?

- Certainement.

- De quel côté la mettre?

- Aussi du côté de l'injustice. Et les mauvais traitements?

- Du même côté.

- Et l'asservissement?

- Toujours du côté de l'injustice.

- Mais du côté de la justice nous ne mettrons donc rien, Euthydème ?

- Ce serait étrange, répondit celui-ci.

- Eh quoi ! si un homme élu, un général, asservit une cité injuste et ennemie, dirons-nous qu'il est injuste?

- Non, certes. - Nous dirons donc qu'il agit justement?

- Sans doute.

- Et s'il trompe les ennemis à la guerre?

- C'est encore justice.

- S'il désole, s'il pille les biens des ennemis, n'agit-il pas encore justement?

- Assurément; mais je croyais d'abord que tes questions ne regardaient que nos amis.

- Maintenant, ne faudrait-il pas placer

aussi du côté de la justice tout ce que nous avons mis du côté opposé?

- Cela me paraît convenable.

- Veux-tu donc que, plaçant toutes ces actions du côté que tu désignes, nous établissions pour principe qu'elles sont justes contre des ennemis, mais injustes envers des amis, et qu'on doit être avec ces derniers d'une entière droiture ?

- Très volontiers, dit Euthydème.

- Eh bien, reprit Socrate, si un général, qui voit son armée découragée, lui annonce faussement que les alliés s'approchent, et que, par ce mensonge il rende le courage à ses soldats, de quel côté placerons-nous cette tromperie ?

- A mon avis, ce sera du côté de la justice. Et si quelqu'un, ayant un fils qui a besoin d'un remède et qui ne veut pas le prendre, le trompe en lui donnant ce remède comme un aliment, et par ce mensonge lui rend la santé, de quel côté placerons-nous encore cette tromperie?

- Selon moi, du côté de la première.

- Enfin, si l'on voit un ami plongé dans le désespoir, si l'on craint qu'il n'attente à ses jours, et qu'on lui dérobe ou qu'on lui arrache son épée ou n'importe quelle arme, de quel côté placer cette action ?

- Par Jupiter, c'est également du côté de la justice.

- Tu dis donc qu'on n'est pas tenu à une entière droiture, même envers ses amis?

- Non pas, par Jupiter, et je rétracte ce que j'ai dit, si toutefois cela m'est permis.

- Mieux vaut cette permission, reprit Socrate, qu'une classification défectueuse. Mais pour ne pas laisser ce point sans examen, de ceux dont les tromperies nuisent à leurs amis, quel est le plus injuste, celui qui trompe volontairement ou bien involontairement?

- Certes, Socrate, je n'ai plus de confiance dans mes réponses ; car tout

ce dont nous avons parlé me paraît maintenant tout autre que je le croyais : cependant qu'il me soit permis de dire que celui qui trompe volontairement est plus injuste que celui qui trompe involontairement.

- Mais penses-tu qu'il y ait une étude, une science du juste, comme il y en a une des lettres?

- Je le pense.

- Et lequel connaît mieux les lettres, à ton avis, de celui qui écrit ou lit mal volontairement, ou bien de celui qui le fait involontairement?

- Celui qui le fait volontairement; car il pourra, dès qu'il le voudra, bien faire ces sortes de choses.

- Ainsi celui qui écrit mal volontairement connaît les lettres, tandis que celui qui le fait involontairement ne les connaît pas?

- Comment en serait-il autrement?

- Et lequel connaît la justice, de celui qui emploie volontairement le mensonge et la tromperie, ou de celui qui le fait involontairement?

- Il est évident que c'est le premier.

- Tu prétends donc que celui qui sait écrire est plus lettré que celui qui ne le sait pas?

- Oui.

- Et que celui qui connaît les règles de la justice est plus juste que celui qui ne les connaît pas?

- J'ai l'air de le dire, mais je ne sais comment j'ai pu tenir ce langage.

- Eh bien donc, si quelqu'un voulait dire la vérité, et que cependant il ne s'expliquât jamais de la même manière sur les mêmes choses, mais que, parlant du même chemin, il dît tantôt qu'il conduit à l'orient et tantôt vers l'occident ; que, faisant le même calcul, il trouvât tantôt plus, tantôt moins, que te semble d'un tel homme?

- Il est clair, par Jupiter, qu'il ne sait pas ce qu'il pensait savoir.
- Connais-tu des gens qu'on appelle serviles?
- Oui.
- Est-ce à cause de leur sagesse ou de leur ignorance?
- Il est clair que c'est à cause de leur ignorance.
- Mais les appelle-t-on ainsi parce qu'il ne savent pas travailler les métaux?
- Non pas.
- Est-ce parce qu'il ne savent pas construire?
- Non plus.
- Alors c'est parce qu'ils ne savent pas tailler le cuir?
- Ce n'est pour aucune de ces raisons; c'est bien plutôt le contraire : car la plupart de ceux qui exercent ces métiers sont des gens serviles.
- Ce nom s'applique donc à ceux qui ignorent ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est juste?
- C'est mon avis.
- Il faut donc faire tous nos efforts pour éviter d'être appelés serviles.
- Ah! par les dieux, Socrate, je croyais philosopher de la meilleure manière, celle par laquelle je me figurais apprendre le mieux ce qui convient à l'homme qui aspire à la vertu ; et maintenant quel n'est pas, à ton avis, mon découragement, quand je me vois, après tant de peines, dans l'impossibilité de répondre à des questions sur ce qu'il est le plus nécessaire de savoir, et ne connaissant plus aucune autre route qui puisse me conduire à devenir meilleur?

Alors Socrate :

- Dis-moi, Euthydème, reprit-il, as-tu jamais été à Delphes?

- Deux fois, par Jupiter!
- Tu as donc aperçu l'inscription gravée sur le temple : Connais-toi toi-même?
- Oui certes.
- N'as-tu pris aucun souci de cette inscription, ou bien l'as-tu remarquée, et as-tu cherché à examiner quel tu es?
- Non, par Jupiter ! vu que je croyais le savoir parfaitement : car il m'eût été difficile d'apprendre autre chose, si je me fusse ignoré moi-même.
- Penses-tu donc que, pour connaître quel on est, il suffit de savoir son nom, ou que, semblable à ces acquéreurs de chevaux qui ne croient pas connaître la bête qu'ils veulent acheter, avant d'avoir examiné si elle est obéissante ou rétive, vigoureuse ou faible, vite ou lente, enfin tout ce qui fait les bonnes ou les mauvaises qualités requises pour le service d'un cheval, celui-là seul qui a examiné quel il est pour le parti qu'on peut tirer d'un homme, connaît sa propre valeur?
- Il me semble d'après cela que ne pas connaître sa valeur, c'est s'ignorer soi-même.
- N'est-il pas évident encore que cette connaissance de soi-même est pour l'homme la source d'une infinité de biens, tandis que l'erreur sur son propre compte l'expose à mille maux? Car ceux qui se connaissent savent ce qui leur est utile ; ils distinguent ce qu'ils peuvent faire de ce qu'ils ne peuvent pas : or, en faisant ce dont ils sont capables, ils se procurent le nécessaire et vivent heureux ; en s'abstenant de ce qui est au-dessus de leurs forces, ils ne commettent point de fautes et évitent le mauvais succès ; enfin, comme ils sont plus capables de juger les autres hommes, ils peuvent, grâce au parti qu'ils en tirent, se procurer de grands biens et s'épargner de grands maux. Au contraire, ceux qui ne se

connaissent pas et qui ignorent leur valeur sont dans la même ignorance à l'égard des hommes et des affaires humaines : ils ne savent ni ce qu'il faut, ni ce qu'ils font, ni de qui ils se servent; mais, abusés sur tout, ils laissent échapper le bien et tombent dans le malheur. Ceux qui savent ce qu'ils font arrivent à leur but; ils acquièrent de l'honneur et de la considération; d'un autre côté, ceux qui leur ressemblent se plaisent dans leur société; tandis que les gens qui ne réussissent pas dans leurs affaires recherchent leurs conseils, se remettent entre leurs mains, fondent sur eux leurs espérances de succès et les chérissent en raison de tout cela, de préférence à tous les autres hommes. Mais ceux qui ne savent pas ce qu'ils font, prennent un mauvais parti, échouent dans toutes leurs entreprises, et non seulement sont châtiés par leur mauvais succès même, mais tombent, en raison de cela, dans le mépris et le ridicule, vivant ainsi dédaignés et déconsidérés. Tu peux voir également que parmi les cités qui, ne connaissant pas leurs forces, font la guerre à des États plus puissants, les unes sont renversées et les autres échangent leur liberté pour l'esclavage. »

Alors Euthydème :

« Je suis tout à fait d'avis, Socrate, dit-il, qu'il faut attacher un grand prix à se connaître soi-même, sache-le bien; mais par où commencer ces examens ? J'ai les yeux sur toi, si tu veux m'y servir de guide.

- Connais-tu bien, dit Socrate, quels sont les biens et les maux?

- Oui, par Jupiter; si je ne savais pas cela, je serais au-dessous des esclaves.

- Eh bien ! fais-m'en l'énumération.

- Cela n'est pas difficile : d'abord je regarde la santé comme un bien et la maladie comme un mal; puis, si je considère les causes de ces deux états, je crois que les boissons, les aliments et les occupations sont autant de biens, quand ils procurent la santé, et autant de maux, quand ils causent la maladie.

- En conséquence, la santé et la maladie seront elles-mêmes des biens, quand elles procureront des biens, et des maux quand elles causeront du mal.

- Mais comment la santé pourrait-elle causer du mal et la maladie procurer du bien?

- Eh! par Jupiter, on voit prendre part à une fâcheuse expédition, à une navigation funeste, quantité de gens robustes qui y périssent, tandis que ceux qui sont faibles en reviennent sains et saufs.

- Tu dis vrai, mais tu vois aussi que ceux qui sont forts participent aux actes utiles, tandis que les faibles sont laissés de côté.

- Et ces choses, qui sont tantôt utiles, tantôt inutiles, sont donc plutôt des biens que des maux?

- Par Jupiter, je ne le vois pas, du moins d'après ce raisonnement. Mais, Socrate, sans contredit l'habileté est un bien : en toute affaire, l'homme habile ne réussit-il pas mieux que l'ignorant?

- Eh quoi? N'as-tu pas entendu dire que Dédale fut pris par Minos à cause de son habileté, forcé de le servir, et privé tout ensemble de sa patrie et de sa liberté ; que, voulant prendre la fuite avec son fils, il le perdit, sans pouvoir se sauver lui-même, mais qu'il aborda chez des peuples barbares, qui le firent une seconde fois esclave ?

- C'est ce qu'on dit, ma foi !

- Et Palamède? N'as-tu pas appris ses malheurs? Tout le monde va répétant

qu'Ulysse, jaloux de sa sagesse, le fit périr.

- On le dit aussi.

- Et combien d'autres hommes, n'est-ce pas, remarquables par leurs talents, ont été enlevés par le grand roi et sont devenus ses esclaves?

- Il y a grande apparence, Socrate, que l'on peut établir sans équivoque que le bonheur est un bien.

- Oui, Euthydème, à moins qu'on ne le fasse consister dans des biens équivoques.

- Et que peut-il y avoir d'équivoque dans ce qui fait le bonheur?

- Rien, pourvu que nous n'y ajoutions pas la beauté, la force, la richesse, la gloire, ou toute autre chose de même nature.

- Mais, par Jupiter, nous y ajoutons tout cela : car comment, sans ces biens, peut-on être heureux?

- Par Jupiter, nous y joindrons alors nombre d'avantages qui sont funestes à l'humanité. Ainsi beaucoup d'hommes, à cause de leur beauté, sont souillés par d'infâmes séducteurs de la jeunesse; beaucoup, en raison de leur force, entreprennent des travaux excessifs et tombent dans des maux immenses; d'autres sont victimes de la richesse qui les amollit et les expose à des pièges où ils trouvent leur perte; d'autres, enfin, n'arrivent à la gloire et au pouvoir que pour subir d'affreux malheurs.

- Eh bien! alors, si j'ai tort de louer le bonheur, il faut avouer que je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux.

- Peut-être, dit Socrate, n'as-tu pas réfléchi à tout cela, parce que tu étais tout à fait convaincu de le bien savoir, mais puisque tu te disposes à gouverner un État démocratique, il est clair que tu sais ce que c'est qu'une démocratie.

- Parfaitement.

- Crois-tu que l'on puisse connaître la démocratie sans connaître le peuple?
- Non, par Jupiter!
- Et qu'appelles-tu le peuple?
- Les citoyens pauvres.
- Tu connais donc les citoyens pauvres?
- Comment ne les connaîtrais-je pas?
- Et connais-tu aussi les riches?
- Tout aussi bien que les pauvres.
- Quels sont donc ceux que tu appelles pauvres, et quels riches?
- Ceux, à mon avis, qui n'ont pas de quoi payer les impôts, sont pauvres, et ceux qui ont plus que de quoi payer, sont riches.
- As-tu remarqué que certains, qui n'ont que fort peu, ont pourtant ce qui suffit, et font même des économies, tandis que d'autres qui ont beaucoup n'ont pas ce qui suffit?
- Oui, et par Jupiter, reprit Euthydème, car tu fais bien de me le rappeler, je connais aussi des tyrans que le besoin pousse à l'injustice, comme les plus pauvres des citoyens.
- Ne ferons-nous pas bien alors, s'il en est ainsi, de ranger les tyrans parmi le peuple, et de mettre dans la classe des riches ceux qui ont peu et qui économisent?»

Alors Euthydème :

« Je suis forcé d'en convenir, attendu mon ignorance, et je pense qu'il vaut mieux me taire; car je cours risque de ne savoir absolument rien ! »

Euthydème sur cela se retira tout découragé, plein de mépris pour lui-même et ne s'estimant pas au-dessus d'un esclave. La plupart de ceux que Socrate avait réduits là ne s'approchaient pas de lui, et celui-ci ne les

en estimait que plus insensés; mais Euthydème sentit qu'il ne pouvait devenir un homme distingué qu'en fréquentant Socrate : aussi ne le quittait-il plus, à moins de nécessité; il imitait même quelques-unes des habitudes de Socrate, qui, le voyant dans ces dispositions, cessa de le tourmenter, et lui donna les notions les plus simples et les plus claires des choses qu'il pensait nécessaire de savoir et honorable de pratiquer.